

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 23 OCTOBRE 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par L. Ledieu.—Souvenir d'enfance, par le Rév. H.-A. V.—Poésie : Monkland, par Marie Beaupré.—La paix en Orient.—Légende canadienne : La montagne tremblante, par F. Picard.—Poésie : Lunaire, par Arthur de Bussière.—Petite poste en famille.—Une retraite, par un passant.—Exposition de 1900 à Paris.—Explication de nos gravures, par F. Picard.—Un groupe de Canadiens à Robinsan, par R. Brunet.—Courrier de la mode, par Blanche de Géry.—Pourquoi ? par P.-H. de Croix.—L'art culinaire.—Les animaux sauvages (avec gravure), par Louis Jacolliot.—Bibliographie.—Le sport : Les Echecs, les Dames, la Crosse et le Billard.—Nos primes—Choses et autres.—Feuilleton : Les deux gosses.

GRAVURES : Beaux-Arts : Ne craignez pas : je veille.—Monkland (Villa-Maria).—Un groupe de Canadiens à Robinsan (France).—La paix en Crète : Rue d'un village.—L'Exposition de 1900 à Paris : La grande nef du Palais des Beaux-Arts.—Vue générale de l'établissement des pouvoirs hydrauliques, à Lachine.—Une fête à Laprairie : 200e anniversaire de la Congrégation Notre-Dame.—Gravure de mode.—Devinette.—Gravures du feuilleton et gravur. comique.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Nous venons d'assister, à Montréal, à une polémique des plus regrettable, commencée à propos de cette production des pays civilisés qui a nom "politique," continuée—en passant un chemin de traverse—dans un terrain mitoyen, pour tomber bientôt en querelle amère, dure, sans dignité, puis dégénérer en insultes personnelles et finir enfin dans ce que la loi dénomme "libelle."

Quand un journaliste en arrive là, il perd tout son caractère honnête, sérieux et respectable, pour devenir tout simplement un vulgaire pamphlétaire.

Parmi les expressions employées dans cette triste campagne, il en est une qui reparait souvent et qui dénote chez son auteur un caractère vraiment vicieux et une intention méchante et fielleuse.

Ce mot d'importé, adressé à plusieurs reprises à des Français d'une honnêteté irréprochable dans la vie privée et qui, à force de courage et de talent, ont pu occuper dans la société un rang et une position honorable, ce mot que veut-il dire ?

Au point de vue de la langue, c'est presque un barbarisme quand on l'applique à un homme, mais l'obscur folliculaire qui s'en est servi s'occupe fort peu, je crois, de dictionnaire et de littérature. Tout ce qu'il voulait, tout ce qu'il cherchait, c'était mordre et extravaser le contenu de sa glande venimeuse dans la plaie qu'il désirait faire au corps de son adversaire.

LaFontaine a raconté son cas, qui n'est pas neuf, en termes charmants dans une de ses fables, la voici :

On conte qu'un serpent voisin d'un horloger
(C'était pour l'horloger un mauvais voisinage)
Entra dans sa boutique, et, cherchant à manger,

N'y rencontra pour tout potage
Qu'une lime d'acier, qu'il se mit à ronger.
Cette lime lui dit, sans se mettre en colère :
Pauvre ignorant, eh ! que prétends-tu faire ?

Tu te prends à plus dur que toi,
Petit serpent à tête folle :
Plutôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprais toutes les dents.
Je ne crains que celles du temps.

Et le bon fabuliste ajoute la morale suivante qui illustre si bien sa jolie fable :

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui n'étant bons à rien, cherchez surtout à mordre.

* * * "Importé" !

Le premier homme blanc connu importé d'Europe dans le nouveau-monde fut Eric le Rouge, fils de roi, et je ne crois pas que ce soit un si mauvais commencement.

Le navigateur qui découvrit officiellement l'Amérique fut Christophe Colomb qui, pour ce faire, s'importa lui-même.

Jacques Cartier fut exactement dans le même cas.

La religion à laquelle nous nous faisons honneur d'appartenir a été importée.

La croix fut importée.

Les missionnaires étaient des importés, pour parler la langue du funambulesque écrivain qui a commis l'énormité en question.

Dans toute l'Amérique, du pôle Nord au pôle Sud, il n'existe pas un blanc qui ne soit importé ou descendant d'importé, à part peut-être le découvreur du mot, appliqué à des citoyens du Canada, et, le cas échéant, il doit être bien mauvais teint et d'origine bien contestable.

La langue que nous parlons est importée.

Les décorations que sir Wilfrid Laurier porte sur sa poitrine sont importées.

Tout nos gouverneurs généraux sont des importés.

Le drapeau tricolore que les Canadiens-français sont fiers de faire flotter au vent, les jours de fête, est importé.

Les rayons du soleil qui fait mûrir les blés et fleurir les roses sont importés des célestes régions de l'infini.

La plume avec laquelle j'écris est importée et le papier Rolland, dont je me sers, a été fabriqué à Saint-Jérôme par des descendants d'importé. Il est très bon, du reste.

Les titres des journaux, *La Patrie*, *La Presse*, *Le Monde Illustré*, *Le Soleil*, etc., etc., sont des titres qui existent depuis longtemps en France.

Le nom que chacun de nous porte est un nom importé de Bretagne, de Normandie, de Saintonge ou d'autre partie de la terre française.

Sir John A. Macdonald, l'hon. Mackenzie, étaient des importés nés en Ecosse.

Sir Henri Joly de Lotbinière, ministre actuel, est né à Paris, et, par conséquent, importé.

L'honorable James-K. Ward, conseiller législatif, est importé de l'île de Man.

La science médicale qui distingue nos meilleurs docteurs a été importée et s'importe tous les jours. Demandez à MM. Brodeur, Beausoleil, Villeneuve, Larin, à tous ceux enfin qui sont allés compléter leurs études en Europe, ce qu'ils pensent de la valeur de cette importation.

Les connaissances musicales de nos principaux maîtres ont été importées par des professeurs comme Martel, Prume, Couture, Ducharme, Gagnon et tant d'autres.

Hébert n'a-t-il pas importé au Canada les qualités de statuaire qui l'ont rendu célèbre ; et nos peintres, Hamel, Huot, Bourassa, St-Charles, Dyonnet, etc., ne sont-ils pas allés chercher en Europe les principes du grand art qu'ils cultivent ici ?

Je pourrais continuer longtemps sur ce thème, mais le bon sens des Canadiens a fait déjà justice des écrits du malheureux qui s'est laissé emballer au point de descendre aux habitudes du Carcajou, et du putois, genre qui ne sera jamais admis chez les blancs de bonne société.

Et je laisse ce sujet, en disant encore avec notre aimable fabuliste :

"Laissez dire les sots ; le savoir a son prix."

* * * Je vous ai déjà parlé plusieurs fois de la Beauce, comme région minière appelée à un grand avenir.

Il y a un mois environ, un employé du Parlement de Québec, en vacance, se décida à passer son temps de congé à explorer une partie du pays aurifère.

Il se promena plusieurs jours, prit des renseignements, recueillit quelques parcelles du métal précieux, et finalement revint à Québec pour obtenir un lot minier, un *claim*, de quelques arpents.

Il repartit aussitôt et, se mettant au lavage du sable d'un petit cours d'eau, fut assez heureux pour trouver, au bout d'un quart d'heure de travail, une magnifique pépite d'or natif, valant une trentaine de dollars.

Ce fait se renouvelle assez souvent, me dit-on.

Un de mes amis m'affirmait dernièrement que l'on ne pouvait se faire une idée du nombre de gens qui vivent de la chasse à l'or, dans le district de la Beauce, parce que ces chercheurs gardent le plus grand secret sur le lieu et l'importance de leurs trouvailles.

Toutefois, il est une chose certaine, c'est qu'il ne se passe pas de semaines sans que des habitants ne viennent à Québec, vendre des pépites d'or, chez des bijoutiers qui les achètent en prélevant un fort joli bénéfice.

Et, à ce propos, il me semble que l'on devrait organiser, en été, des excursions de trois ou quatre jours, que l'on consacrerait à explorer la région, à l'aventure ou sous la direction d'ingénieurs compétents ; ce ne serait guère coûteux, le séjour serait agréable et le voyage pourrait peut-être amener des découvertes utiles et fructueuses.

Nous en reparlerons au printemps prochain.

Dans tous les cas, on serait toujours certain de ne pas s'exposer dans ces petits voyages, aux déconvenues que subissent en ce moment, nombre de chercheurs d'or partis pour le Klondyke.

Les nouvelles qui nous arrivent de là-bas ne sont pas rassurantes, en effet.

Chaque steamer qui part de l'Alaska pour les Etats-Unis, emporte un certain nombre d'hommes qui étaient partis il y a quelques semaines, pleins d'espoir et qui reviennent découragés, épuisés, sans avoir pu arriver au terme du voyage, à la soi-disant terre promise.

C'était prévu, car il était évident que les voies de communication et les moyens de transport ne pouvaient suffire à transporter, avec leurs bagages, un aussi grand nombre de voyageurs. Le froid, la pluie, la neige, les tempêtes, sont autant d'obstacles qu'il faut vaincre, et une ascension au mont Blanc est une petite excursion d'enfant à côté de la traversée de l'Alaska, qui dure de longues semaines.

Le récit de tous ceux qui reviennent est toujours le même, mais toujours aussi navrant dans sa monotonie.

Les malheureux ont lutté aussi longtemps que possible, mais ils ont été vaincus. Nombre d'entre eux reviennent absolument dénués de ressources, mais leur position est encore préférable à celle de la multitude de voyageurs qui ont été surpris sur la route des lacs. Il y en a à peu près deux mille qui se trouvent en face de plusieurs mois de misère effrayante, et il leur est absolument impossible d'avancer ou de reculer, bloqués qu'ils sont par la neige et à plusieurs centaines de lieues de toute habitation.

Le détachement de la police montée n'a pas pu passer, lui-même, avec toutes ses provisions.